

# L'emprunteur

Je me suis réveillé un jour de printemps dans une médiathèque de la banlieue parisienne, proche de la Seine et appartenant au département de la désormais obsolète Seine et Oise, du temps où le Commissaire Maigret se partageait les écrans de l'ORTF avec le commissaire Bourrel. J'ai connu la fin des vieux bâtiments regorgeant de bouquins couverts à l'ancienne avec des jaquettes en tissu d'une solidité à l'épreuve du temps ; les longs tiroirs dans lesquels on avait enchâssé des fiches sur de longues tiges métalliques ; les classements en ordre alphabétique par auteurs, par thèmes ou encore par titre.

Mais ici, point de ces bâtiments vétustes oubliés du temps que la poussière elle-même a désertés. Une médiathèque dernier cri avec de grandes baies vitrées qui permettent de côtoyer la vie débridée de la rue.

Des mômes plus noirs les uns que les autres ont cavale dans les rayonnages. Voilà tout. Ils sont poursuivis par l'une des bibliothécaires agitant d'avant en arrière un doigt menaçant. "On ne court pas à l'intérieur de l'édifice !". La bougresse tentait de sauver sa cathédrale séculière des invasions barbares.

Au final, la poursuite fut efficace. Tenant fermement le plus faible par les abattis, elle avait réussi à entraîner la meute derrière elle pour la pousser dehors manu militari. Finie la tranquillité de jadis, temps béni où les temples dédiés à la littérature ne supportaient pas même un murmure. En ce temps-là, point de piano désaccordé comme aujourd'hui, martyrisé par des apprentis mélomanes ; pas plus de ces médias animés aux sons synthétiques, imitation ratée d'une réalité prétendument augmentée. Encore moins de ces ados juvéniles s'interpellant d'un bout à l'autre de l'allée à la réception du moindre message sibyllin, signalée par une sonnerie idiote.

Bref, je me suis levé de mon fauteuil. La clarté d'un soleil endeuillée d'une pluie fine a achevé l'après-midi d'un coup. J'ai choisi l'allée des romans policiers. Je me suis avancé jusqu'à la lettre J sans raison. La publication d'un auteur inconnu m'a paru une façon acceptable d'occuper mon temps. J'ai attrapé le bouquin pour le sortir de son emplacement avec assez d'aisance. Au début. J'ai parcouru rapidement la quatrième de couverture. Une histoire solide qui se déroule en Écosse avec la défaite de Bonnie Prince Charlie en toile de fond. Pas une de ces foutaises historiques, mais une aventure bien réelle qui commence en 1989. Heureux de mon choix, j'ai opté pour une banquette près de la baie vitrée. Enfin, façon de parler, car le bouquin en avait décidé autrement. Il a pesé soudainement le poids d'un fer à repasser. Les anciens fers, ceux qui servent maintenant à caler les portes-fenêtres. Au point que j'ai pensé, idiotement, la couverture en fonte. Plus je m'éloignais de l'étagère plus la force s'exerçait intensément. J'ai cru à une blague. D'un rapide coup d'œil, j'ai recherché le petit plaisantin qui se jouait de moi. Pas l'ombre d'un petit bonhomme. Pas plus d'élastique invisible à ma myopie congénitale. Considérant qu'il était de mon devoir d'imposer la force de l'esprit à celle, bestiale, qui régit l'univers, j'ai tiré puissamment sur le bouquin, et me suis assis. La banquette n'était qu'à un bon mètre cinquante de distance, mais j'ai dû exercer un effort considérable pour y déposer mon postérieur. Cramponné fermement à mon roman, j'ai commencé sa lecture en l'ouvrant n'importe où comme j'en avais l'habitude afin de me faire une idée sur l'œuvre.

*Mary, aux abords de fairy Glen allongée dans l'herbe regardait les étoiles essayant d'y deviner un avenir possible pour elle et son John du clan Mac Enzie...*

Au moment où Mary s'imaginait déshabillée par les mains expertes de John, le livre m'a glissé des mains. Un reflex salvateur m'a permis de le rattraper avant qu'il ne s'échappe totalement. Je l'ai ouvert à nouveau à une page choisie au hasard.

*Jolene, l'arrière arrière-petite-fille de Mary s'était isolée du groupe de touristes. Les photos s'enchaînaient les unes aux autres dans un concert silencieux attrapant pour chacun les mêmes images du château de l'Urquhart. Les fées n'étaient pas au rendez-vous. Jolene regrettait d'avoir entrepris ce voyage au pays de ses ancêtres. Maman avait raison, pensa-t-elle. « Laissez donc Mary*

*reposer en paix ! », avait-elle dit de sa voix impersonnelle. Jolene escaladait la petite colline recouverte d'un gazon doux et soyeux, légèrement élastique, qui invitait le marcheur impénitent à s'y allonger...*

Un moment d'inattention, j'ai laissé à nouveau échapper le livre. Un grand claquement a suivi lorsqu'il a regagné son logement. Quelle force énigmatique pouvait bien rattacher les œuvres à leurs étagères ? Je me suis avancé et j'ai tenté à nouveau ma chance avec Jorgeton, un auteur australien à succès. Même résultat. J'ai tiré tant que j'ai pu, à trois mètres environ, le livre a repris de lui-même la direction de son emplacement. La médiathèque était sous l'emprise d'une force démoniaque. Mon regard est tombé sur un auteur dont le nom ne m'était pas inconnu. Tranguedale Simon. Impossible de me souvenir pourquoi. Le titre de son ouvrage : *Le vide étoilé*. Un titre que j'aurais très bien pu donner à l'un de mes romans. J'ai ouvert le livre pour m'intéresser au petit texte imprimé sur le rabat de la jaquette. A part un résumé succinct et quelques autres publications de l'auteur, on n'y apprenait pas grand-chose. J'ai rangé le livre, puis me suis dirigé vers l'espace dédié aux dictionnaires et autres ouvrages à visée encyclopédique. Je me suis accroupi à hauteur d'un Larousse. Mon regard est attiré par un socle formé d'un cylindre en pierre de deux mètres de diamètre, sur une hauteur d'un bon mètre et demi qui trônait au milieu de la médiathèque. Une sorte de colonne dorique tronquée. Un grand livre y est déposé ouvert. Je m'en suis approché, délaissant le dictionnaire. Nécrologie des auteurs par ordre alphabétique. Je n'avais pas souvenir que ce genre d'ouvrage ait pu exister. Il était ouvert à la page du T, ça tombait bien. Très vite, j'y ai trouvé Tranguedale Simon. L'imbécile était mort dans un tragique accident de moto en 2008. Comme si un accident de moto pouvait être autrement que tragique. Il avait écrit d'autres romans dont Une histoire de femmes. J'en trouvais l'idée intéressante : une aventure tournant autour d'un bistrot parisien où se croisaient quatre personnages qui n'auraient jamais dû se côtoyer en temps normal. Je suis retourné dans le rayonnage pour y récupérer le roman du Tranguedale en question. Je me suis avancé pour m'en emparer. Bêtement, puisque les livres sont rivés à leur emplacement. Sans réfléchir plus que ça à la question, j'ai tendu le bras et j'ai quand même tiré un grand coup sec pour l'arracher du rayonnage. Parti en arrière, je suis tombé à la renverse vers le fauteuil dont l'un des accoudoirs en bois a accueilli durement mon postérieur.

Puisque l'ouvrage était d'accord pour qui quitter son rayonnage, je me suis dirigé vers le bureau, au fond de la salle pour l'emprunter. Un autre de ces jeunes fous qui sévissent dans les médiathèques, cavalant au hasard, m'a percuté. J'ai ramassé mon livre, atterri quelques mètres plus loin, tout en pensant au jeune écervelé. A son âge, la bande de gamins que nous étions, avait autre chose à faire que de jouer à attrape-moi dans les bibliothèques. Encore une énigme des temps modernes. De mon temps, à peine le repas terminé, je filais dehors dès les premiers cris poussés par les copains. Je ne remettais les pieds dans l'appartement des parents que pour l'heure du goûter puis je disparaissais jusqu'à 19 heures. Nous partagions nos jeux entre le ballon de foot, le gendarme et les voleurs et le vélo. Vélo qui avait cette faculté étrange de se transformer en avion de chasse, ou bien en sous-marin ou encore en n'importe quel engin nécessaire à la guerre mondiale se déroulant dans l'enceinte de la cité. A cette époque, la bibliothèque était le repère des anciens et des vieux croûtons à lunettes rondes et jamais, au grand jamais, l'idée saugrenue de nous y rendre ne nous serait venue à l'esprit autrement que poussés par les parents.

J'ai marché jusqu'à l'une des bibliothécaires. J'ai attendu qu'elle en ait fini avec ses classements. J'ai patienté encore lorsqu'elle a croisé les bras et soufflé sa lassitude par les narines. Puis de guerre lasse, je l'ai interpellée, et en dernière instance, je lui ai flanqué mon livre sous le nez. Elle m'a ignoré ostensiblement, s'est levée et a disparu dans l'une des salles du personnel. A l'opposé, se trouvait un autre bureau avec un jeune Kabyle aux yeux bleus, bataillant sur son ordinateur. Je me suis planté devant lui, les bras croisés, le regard intensément fixé sur lui. J'ai attendu qu'il en termine avec la saisie des informations. Je me suis adressé à lui, guère plus de résultats. Le berbère des hauts plateaux s'est levé pour aller signifier aux jeunes gens installés autour de leur table de travail que la bibliothèque fermait ses portes. Tous se sont levés pour gagner la sortie. Puisqu'il en était ainsi, j'ai décidé de partir moi aussi, avec mon livre sous le bras, tant pis pour eux. Une voix féminine a interrompu ma tentative d'escamotage : « Vous aussi, ils vous ignorent ! » Je me suis

retourné. Face à moi, une personne habillée d'une longue robe à colerette blanche, longs cheveux blonds coupés au carré, frange rectiligne tombant à un centimètre au-dessus du sourcil. Elle a continué avec une voix posée et calme « Ça fait un temps infini que j'attends pour emprunter mon livre, pas moyen. Et maintenant, ils ferment. Je me présente, Corinne Boutavia. » Je l'ai dévisagée, puis je me suis éloigné pour quitter la bibliothèque. De quoi je me mêle, ai-je pensé. Mais une fois devant les portes automatiques, elles sont restées bloquées. Pas moyen de quitter les lieux. Je me suis rendu au bureau d'accueil afin de prévenir un responsable, avant que les derniers lecteurs aient déserté l'endroit. Il n'a prêté aucune attention à mes récriminations. A leur tour, les membres du staff se sont dirigés vers la sortie du personnel. La femme de tout à l'heure, Corinne, s'est adressée à moi « Regardez ce que j'ai trouvé ! » Elle m'a attrapé par le bras et a tenu à me montrer un livre. Un peu contrarié, je n'ai pu m'empêcher de lui rétorquer « A cause de vous, j'ai raté le coche ! » Elle a trouvé tout à fait normal de ne pas s'excuser et a poursuivi. « Ne vous en faites pas, ils reviendront. Avez-vous remarqué que certains livres refusent de quitter leur emplacement ! » Elle a repris sa promenade dans les rayonnages et s'est arrêté dans la travée d'après « Connaissez-vous ce jeune blanc bec ? Il écrit comme un pied. Et bien, impossible de s'en saisir, il est comme collé à son rayonnage ! » Je me suis éloigné de cette importune. « Je l'ai croisé dans une librairie, lors d'une séance de dédicaces. » Je ne l'avais pas entendue arriver, j'ai fait un bond. Ou bien elle n'a rien vu, ou bien elle n'en avait que faire, elle a poursuivi son monologue. « Un abruti de première, prétentieux avec ça, à peine s'il m'a saluée ! ». N'ayant rien de mieux à faire, je lui ai demandé comment s'appelait cet auteur minable et je suis retourné devant la stèle pour le chercher dans la nécro. « Votre ami n'y est pas ! » Elle s'est offusquée « Ce n'est pas mon ami ! Et il n'est pas mort, c'est la raison pour laquelle il est absent du registre. » « Victor Hugo, non plus ! » ai-je ironisé puisqu'il n'apparaissait pas dans la nécro. Elle a pensé que j'étais le dernier des crétins et m'a expliqué que Hugo était décédé le 22 mai 1885 à l'âge de 83 ans. J'ai décidé de me concentrer sur un des présentoirs et d'ignorer cette personne suffisante jusqu'à l'exaspération. On y avait déposé une série d'auteurs originaires de la Seine-Saint-Denis. Je me suis emparé d'un bouquin : *Ironie d'un soir*. Je l'ai retourné pour découvrir le résumé en quatrième de couverture. La photo a tout de suite attiré mon attention. Ce visage ne m'était pas inconnu. J'ai fouillé ma mémoire, je ne voyais pas. Pourtant, une certitude, j'avais côtoyé l'individu. Anne Soterville, quel nom à la manque, ai-je pensé. « Vous avez choisi un de mes livres, ça me fait plaisir ! » J'ai scruté la photo, puis le visage Corinne Boutavia, à nouveau la photo. C'était bien elle, plus jeune, mais bien elle. Je n'avais pas remarqué que je tenais un des livres qu'elle avait écrit, je l'ai soupesé. Allait-il retourner de lui-même à son emplacement ? Pas le moins du monde. « C'est un nom d'emprunt, en réalité, je m'appelle Corinne Boutavia. » Tout en m'expliquant cela, elle a rapproché deux banquettes pour former un grand rectangle. « Je me prépare pour passer la nuit, vous devriez faire pareil. Elles ne sont pas très confortables, mais ça peut aller. » J'ai laissé cette folledingue à ses occupations et je suis retourné près de la stèle pour consulter le registre. Une question m'intriguait. J'ai tourné les pages jusqu'à la lettre S. Très vite, j'ai trouvé ce que je cherchais. Anne était née à Epinay sur Seine, décédée en 1975 aux Beatus, un établissement de santé mentale à la suite d'une crise d'épilepsie. J'ai refermé cet ouvrage ancien en prenant soin de ne pas détériorer la tranche qui n'était rattachée à la couverture que par un mince filament. Je suis retourné auprès d'Anne - je ne pouvais pas me résoudre à l'appeler par son vrai nom. Elle était allongée, tenant son livre à la main. « Vous êtes née ici ? » Elle n'a pas même levé le nez de son bouquin pour me répondre, et m'expliquer que la maison de son enfance se trouvait à deux pas d'ici, rue Montribot. Mais une autre question me brûlait les lèvres et celle-ci, je ne pouvais pas me résoudre à la poser. Sur l'instant, je n'ai pas prêté attention au livre qu'elle tenait, il s'agissait de celui écrit par Tranguedale. Un doute s'est instillé en moi. J'ai fait demi-tour, je me suis jeté sur la nécro pour l'ouvrir sans ménagement. T. - TR. - TRANGUEDALE. J'ai relu attentivement l'article que j'avais parcouru rapidement. Ecrivain né à Epinay sur Seine, parti s'installer à Royan, divorcé, fille de 26 ans. De son vrai nom, François Leclosse... Il s'agissait de moi et de ce qu'avait été ma vie. Au pas de course, j'ai traversé la salle, Anne était toujours installée sur les canapés, son livre à la main. Elle avait trouvé une carquette dont elle s'était recouverte. « La température est tombée, on est la veille

d'un pont, ils coupent le chauffage. Si vous voulez, je vous fais une petite place, mais à une condition : vous cessez de me dévisager avec votre regard de satyre ! » Elle a souri, puis a ajouté : « Vous n'êtes pas du tout mon genre ! » Ma question était toujours sur le bord de mes lèvres, mais au lieu de ça, je me suis entendu dire « Nous avons l'éternité devant nous... pour faire plus ample connaissance ! » A nouveau, elle a souri.

**Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT**

**on peut me retrouver sur mon blog :** <http://internautique.canalblog.com/>

**on encore sur mon site :** <http://olivier.issaurat.free.fr/>

**ou bien m'envoyer un mail à :** [olivier.issaurat@free.fr](mailto:olivier.issaurat@free.fr)